

N° 97

Prix 1 fr 20

Belgique 1 fr. 50



Elle était dans ses bras....

(page 3065).

C. I.

LIVRAISON 385.

saient deviner combien il souffrait de cette nouvelle séparation.

Tous les deux avaient imaginé leur première entrevue très différente, plus longue, moins pénible.

— Au revoir, Alfred.

Encore une fois il l'embrassa sur la bouche.

Dans cette dernière minute elle ressentit de nouveau cette nostalgie secrète, qui avait toujours entouré leur bonheur et alourdi son cœur.

Était-il sûr qu'ils seraient unis dans l'avenir, comme Alfred l'avait imaginé ?

Il lui était de plus en plus difficile de le croire... une peur atroce lui serrait la gorge... elle craignait pour sa santé, car elle voyait bien qu'il était très souffrant.

Comment supporterait-il de nouvelles déceptions, de nouvelles souffrances.

Ses forces étaient épuisées, Lucie s'en rendit bien compte, et elle ne pouvait pas rester avec lui pour le soigner.

Elle se serra plus étroitement contre sa poitrine, embrassa tendrement ses joues et supplia :

— Sois calme, Alfred... fais attention à ta santé...

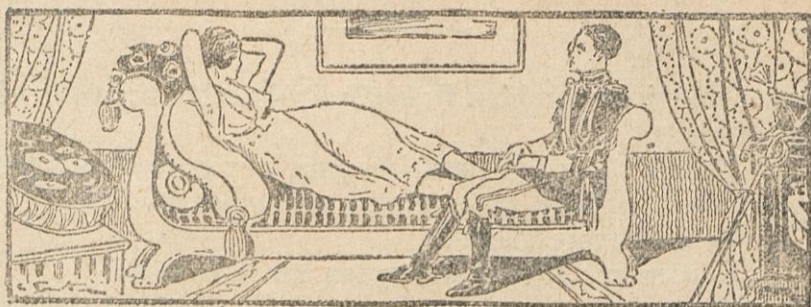
Il sourit :

— Comment puis-je être calme ? demanda-t-il.

Mais il se reprit et il la consola, lui disant de ne pas perdre patience et d'embrasser les enfants pour lui.

Longtemps encore il fixa d'un regard triste la porte qui s'était refermée sur Lucie.

Et lorsque la grille en fer de la prison se ferma derrière elle, il lui sembla que le monde entier venait de s'écrouler.



CHAPITRE CDXIX

L'AIDE DE POLLFOWITSCH

Dubois s'était installé dans la cabane des paysans comme une mite dans une fourrure.

Si la vie qu'il menait à présent ne lui plaisait pas beaucoup elle lui assurait au moins une sécurité passagère, car il était sûr qu'on ne viendrait pas le chercher dans cette maison.

La paysanne le soignait.

Il couchait maintenant, dans un lit et y restait toute la journée quoique ses plaies fussent guéries depuis longtemps.

Pollfowitsch venait tous les jours, restait pendant des heures à son côté et lui racontait des histoires.

Un soir, qu'ils avaient parlé de différentes choses, il fit soudain dévier la conversation sur le manteau que les cosaques avaient laissé à la ferme pour couvrir le blessé.

— C'est un bon manteau... un manteau bien chaud... dit Pollfowitsch; les cosaques ont dit à la paysanne qu'il vous appartenait. Chez nous, ce sont les gendarmes qui portent ces manteaux. Je serais content d'en posséder un pareil...

Il regarda Dubois en clignant des yeux d'un air malin.

— Tu peux le prendre si cela te fait plaisir, répondit l'aventurier.

Le Juif leva les deux bras au ciel :

— Dieu m'en préserve... Comment pourrai-je porter un manteau fait pour un monsieur. Les paysans ouvriraient de grands yeux et ils se demanderaient tout de suite, où je l'ai eu. Il n'y a que les gendarmes ici qui ont le droit de porter des manteaux semblables et si je le portais cela me causerait des difficultés.

— Eh bien, n'en parlons plus !... dit Dubois, agacé.

Le Juif baissa la tête.

— Je voudrais bien savoir comment vous avez eu ce manteau ?

— Je l'ai volé... dit Dubois tranquillement.

Pollfowitsch le regarda de côté et hocha la tête. Puis il dit :

— Je l'avais bien pensé. Pourquoi ne volerait-on pas si l'on est dans le besoin. Il faut bien se débrouiller dans la vie...

Dubois le considérait attentivement : le moment était-il venu de lui confier ses plans ? Il hésitait encore à se mettre entre les mains du Juif.

— Si je le pouvais, je voudrais aider tous ceux qui sont en danger, continuait Pollfowitsch, et surtout vous, car vous avez échappé à la mort...

— Ecoute-moi, Pollfowitsch, dit Dubois après une courte hésitation, tu pourrais vraiment m'aider. Je suis dans une situation assez désagréable, mais, avec ton aide, je vois la possibilité d'en sortir. Je te raconterai ce qui m'est arrivé, mais tu dois me promettre de me garder le secret...

— Je me tairais certainement, vous pouvez être sûr, affirma le petit juif.

Dubois lui raconta une histoire, où il y avait autant de mensonge que de vérité et dans laquelle il jouait le rôle d'un héros. Il inventait à mesure et prétendit qu'il avait combattu pour sa patrie et il avait été grièvement blessé.

Pollfowitsch l'écoutait attentivement.

— C'est un grand honneur de mourir pour la patrie, mais être déporté est un terrible malheur. C'est ignoble d'envoyer les gens au bagne...

Dubois le fixa :

— Que veux-tu dire ?

Le Juif haussa les épaules.

— On parle de beaucoup de choses. Pollfowitsch a des oreilles pour écouter, il écoute et il se fait son opinion. Mais il ne dit jamais rien.

— Quelle est ton opinion ?

Le ton de Dubois était dur.

— Que le monsieur n'a pas été assez bête que de se laisser déporter. Il n'y a pas longtemps que quelqu'un s'est enfui d'un transport... on le cherche partout.

Il haussa les épaules, tendit les mains et cligna de l'œil :

— On peut chercher longtemps... personne ne trahira ce malheureux, qui s'est sauvé du bagne.

— Tu as raison, ce serait ignoble de le livrer aux gendarmes. Tu n'es pas si bête que tu en as l'air Pollfowitsch et tu te rends compte que je ne peux pas rester ici.

Le Juif fit un geste affirmatif.

— Vous devriez essayer de rentrer chez vous..

— Naturellement ! Mais il faut que l'on m'aide, car je ne peux pas réaliser mes plans tout seul. Je te récompenserai royalement.

— Mais vous n'avez pas d'argent, dit le Juif en baissant la tête, c'est triste d'être sans le sou..

— J'ai de l'argent, Pollfowitsch, j'ai même beaucoup d'argent, il s'agit seulement de trouver la possibilité de l'avoir. Tu peux m'aider. Ce sera une bonne affaire pour toi. Avec de petites dépenses tu gagneras une fortune, et tu ne risques rien en m'aidant à m'enfuir d'ici.

— Vous voudriez que je vous avance une petite somme ?...

— Je n'avais pas pensé à cela. Mais tu dois me procurer un passeport français et des vêtements. J'ai absolument besoin de vêtements pour aller en ville et pour voir le consul de France. Il m'avancera tout de suite assez d'argent pour que je puisse te rembourser tes dépenses et je te les paierai bien, Pollfowitsch, tu peux en être sûr.

Le Juif le regarda pensivement.

Son regard sournois était devenu très soucieux.

— Et quelle garantie pouvez-vous me donner ?

— Aucune ! Tout ce que tu fais, tu dois le faire en pleine confiance. Tu as vu depuis longtemps que tu as à faire à un homme généreux et noble et tu peux être sûr que je ne te tromperais pas.

Pollforwitsch fronça les sourcils :

— Je sais; je sais; mais où pourrai-je trouver un passeport ?

— Tu trouveras bien ! Ecris mon nom sur ton carnet... je m'appelle Romulus de Lepinski.

Le visage du Juif montra un sourire sceptique :

— C'est un très beau nom... mais vous ne seriez pas assez bête pour prendre un passeport à votre vrai nom...

— Naturellement. C'est seulement pour toi. Je veux te dire toute la vérité, car si tu m'aides, tu es mon ami et on ne ment pas à ses amis. Le passeport doit être établi à un nom allemand, tu le choisiras toi-même...

— Léo Weiss ? proposa Pollfowitsch.

— Va pour Léo Weiss, de Berlin.

Pollfowitsch prit quelques notes dans son carnet.

— Ce passeport va coûter à peu près cent roubles.

— C'est bien, je les paierai. C'est-à-dire que tu m'avanceras cette somme. Tu devras compter trois cents roubles pour toutes les dépenses.

Pollfowitsch se mit à gémir :

— Où prendrai-je une telle somme ?

— Cela te regarde. Je te donnerai un reçu de deux mille roubles, tu recevras donc dans quelque temps près de dix fois la somme que tu m'auras prêtée.

Pollfowitsch hocha la tête.

— C'est une affaire splendide... Mais qui me garantit que cela marchera bien.

— Personne n'a besoin de te garantir quelque chose. Je te donne ma parole d'honnête homme que je te paierai. Mais, peut-être te méfies-tu de moi ? Je ne voudrais pas te forcer...

— Dieu m'en préserve... comment pourrai-je prendre un homme aussi noble que vous, pour un escroc ?

— Eh bien, écoute-moi maintenant. Après-demain, au plus tard, tu m'apporteras un complet sombre, un manteau, des bottes, du linge et un chapeau. Je dois être bien habillé pour pouvoir aller chez le consul français. Pour avoir de l'argent de lui, je ne peux pas me montrer en guenilles, car on me prendra pour un mendiant et on me mettra à la porte.

Pollfowitsch avait compris cela tout de suite.

Il fit un geste affirmatif.

— Où est le plus proche consulat français ?

— A Sarepta, monsieur.

— A Sarepta ? Où est cette ville ?

— A une demi-journée d'ici.

— Bien !... Tu m'accompagneras à Sarepta, mais tu ne diras rien de cela aux paysans.

— Je ne serais pas assez imprudent pour leur en parler.

— Tu m'apporteras d'abord les vêtements. Ils ne doivent pas être neufs, mais je voudrais bien qu'ils soient au moins propres, et qu'ils soient à ma taille. Ce ne sera pas difficile de trouver quelque chose pour moi, je suis assez grand et très mince. Donne-moi ton carnet, je t'inscrirais le numéro de mon col et de mes souliers. Tu feras de ton mieux, pour trouver des vêtements en bon état.

Pollfowitsch lui tendit le petit livre crasseux.

Le lendemain, le Juif ne vint pas, et Dubois se sentit très inquiet et ne put dormir de toute la nuit; il s'imaginait que le Juif l'avait dénoncé aux gendarmes.

Dans la soirée du deuxième jour, Pollfowitsch arriva enfin... Les paysans étaient dans la chambre, lorsqu'il entra.

Mais il avait les mains vides.

Pour la première fois il était sorti du lit et s'était mis à table avec les paysans. Il tenait en mains un jeu de cartes et ne prêtait en apparence aucune attention au Juif.

Lorsque celui-ci le salua, il lui répondit seulement d'un petit signe de la tête.

Pollfowitsch s'entretint un moment avec le paysan.

Bientôt l'homme quitta la pièce et la paysanne le suivit quelques instants après.

Alors, Dubois leva la tête et regarda le Juif d'un air interrogateur, sans dire un mot.

Pollfowitsch affirma :

— Tout est en ordre !

Après avoir jeté un regard furtif vers la porte, il tira un petit carnet vert de sa poche et le tendit à Dubois. C'était le passeport.

Dubois l'examina rapidement et le mit dans sa poche.

— Bien, et les vêtements ?

— Je les ai. Mais comme je ne voulais pas que les paysans soient au courant, je ne les ai pas apportés. Il vaut mieux que vous tentiez de partir secrètement d'ici ce soir ou demain matin avant le lever du soleil, comme vous voulez, mais il ne faut pas attendre trop longtemps.

Dubois réfléchit, puis il dit :

— Je partirai demain matin.

— Bien. Vous marcherez tout droit, toujours le long des champs. Là, où la forêt commence, je vous attendrai avec les vêtements. Ils sont très bons. Vous serez étonné. J'ai bien su choisir pour vous. Ils vous iront comme s'ils étaient faits sur mesure.

— Et où pourrai-je m'habiller ?

— Où ? Il y a assez d'arbres le long de la route. Puis, nous irons jusqu'à la petite gare d'où le train nous mènera à Sarepta.

Dubois accepta :

— C'est très bien. Et je te remercie pour l'argent que tu m'as prêté, je te le rendrai demain. Nous réglerons tout, lorsque j'aurais vu le consul.

— Et la quittance ?

— Je te la donnerais à Sarepta.

Pollfowitsch se déclara satisfait.



Un peu avant le lever du soleil, Dubois sortit de la maison des paysans qui l'avaient hébergé si longtemps.

Il allait nu-pieds sur la grande route, une certaine peur de l'avenir l'assaillait.

Le Juif n'allait-il pas le trahir ?

Peut-être l'avait-il déjà dénoncé à la gendarmerie et l'attendait-il caché dans la forêt, avec des soldats ?

Il hésita un instant.

Puis il se souvint que le Juif lui avait procuré le passeport et il se rassura.

S'il avait voulu le trahir, il n'aurait pas dépensé cet argent, se disait-il, et puis il serait inquieté lui-même pour avoir acheté un faux passeport.

Dominant sa méfiance il se remit en marche.

Après une demi-heure, il rencontra Pollfowitsch, qui l'attendait au bord de la route !

— Eh bien ! n'êtes-vous pas content de voir que je suis si ponctuel ? lui demanda-t-il.

— Oui... c'est gentil d'être venu à temps.

Il prit le paquet que Pollfowitsch portait sous le bras.

— Montre ce que tu as pu trouver ?

— On ne peut pas voir grand'chose dans cette obscurité dit le Juif. Mais le soleil va se lever bientôt. Pouvez-vous vous changer tout de suite ?

— J'essaierai... ouvre ton paquet.

Rapidement, Dubois se débarrassa de ses guenilles.

Les vêtements que Pollfowitsch lui tendait sentaient le moisi, mais il faisait encore trop sombre, pour qu'il put les voir clairement.

— Ce sont de vieux habits... ? demanda-t-il.

— Ils ont été portés mais ils proviennent de gens chics et ils sont encore très bien.

— Diable !... j'ai l'impression que ce sont des loques. Dieu sait qui les a portés ! Je ne voudrais pas attraper une maladie contagieuse...

— Quelle idée... les vêtements sont ceux d'un comte ! pourquoi attrapperiez-vous une maladie ?

Dubois ne croyait pas à ce comte mais au fond cela lui était bien égal... Ces vêtements étaient en meilleur état que les loques qu'il avait porté jusqu'à présent, c'était l'essentiel.

Et il ne pouvait pas s'occuper de semblables détails en un moment si grave.

Lorsqu'il eut fini sa toilette, les deux hommes continuèrent leur marche sur la route.

Vers le matin, ils atteignirent la gare. Pollfowitsch prit les deux billets mais il ne les prit pas directement pour Sarepta, car cela pouvait être trop dangereux.

Ils arrivèrent tout de même dans cette ville vers midi, après avoir fait des détours formidables.

— Donne-moi quelques roubles, demanda Dubois, je voudrais me faire raser, avant d'aller voir le consul.

Pellfowitsch lui donna deux roubles et lui montra un coiffeur.

Mais il resta devant la porte pour monter la garde.

Dubois se contempla dans la glace du barbier et fut surpris de son apparence. Le complet était bien coupé et en moins mauvais état qu'il lui avait semblé. Dubois donnait l'impression d'un homme pauvre mais assez bien habillé.

Après avoir été rasé, il se fit couper les cheveux et demanda une brosse pour se faire nettoyer par le coiffeur.

Maintenant, il lui serait possible de se présenter au consulat de France.

Il sortit dans la rue.

Pollfowitsch le regarda d'un œil admiratif.

Et, dans la rue, il se tint respectueusement à quelques pas derrière Dubois.

Soudain, il s'avança vers une maison et Dubois vit un écriteau portant l'inscription suivante :

— Consulat de France. Ouvert de 10 heures à une heure.

Pollfowitsch lui ouvrit la porte.

— Je vous attends, dit-il à voix basse à l'aven-

turier tandis que celui-ci franchissait le seuil. Cette visite qu'il était forcé de faire ne plaisait pas du tout à Dubois.

Lorsqu'il entra dans le bureau du consul, son cœur battait nerveusement.

Il déclara au garçon de bureau qu'il désirait parler d'urgence à Monsieur le Consul Général.

On lui tendit un bloc-notes, pour qu'il y inscrivit son nom et son adresse.

— Donnez-moi une enveloppe, demanda-t-il en tirant un crayon de sa poche.

Pendant que le domestique allait la chercher, Dubois écrivit sur une feuille du bloc.

« Romulus de Lepinski, envoyé en mission par l'Etat-major français, demande un entretien particulier à monsieur le Consul Général ».

Il arracha la feuille, la glissa dans l'enveloppe et tendit celle-ci au domestique.

— Donnez cette lettre à monsieur le Consul Général, ordonna-t-il.

Quelques instants plus tard, le domestique revint pour l'accompagner dans le bureau du Consul général.

Celui-ci était assis devant son bureau.

Il leva à peine la tête lorsque Dubois entra et sembla ne pas avoir entendu son salut.

Dubois s'inclina de nouveau, mais l'autre n'y fit aucune attention.

— Asseyez-vous, dit-il, en lui montrant une chaise non loin de son bureau.

Puis, l'examinant d'un regard perçant, il demanda :

— Vous êtes agent politique ?

— Oui, monsieur.

— Et que désirez-vous de moi ?

— Je voudrais que vous écoutiez mon histoire.

Le consul hocha la tête d'un air glacial, comme pour dire :

« Commencez, mais soyez bref ! »

— J'étais parti pour une mission extrêmement difficile, il s'agissait de...

Le consul leva la main et dit froidement :

— Je ne veux pas savoir quelle était votre mission car cela ne me regarde pas. L'argent vous a probablement manqué et c'est pour cela que vous venez chercher de l'aide au consulat français.

Dubois fit un signe affirmatif.

— Donnez-moi votre passeport.

— Je n'ai pas de passeport, on me l'a pris à Tiflis, lors de mon arrestation.

Le consul fixa Dubois :

— On vous a arrêté ?

Dubois hésita un moment.

— Pourquoi ? demanda le consul, brusquement.

— Comme agent politique.

— Et comment se fait-il, qu'on ne vous ait pas rendu votre passeport, lorsqu'on vous a mis en liberté.

— On ne m'a pas relâché... je me suis enfui.

De nouveau le consul le fixa curieusement; il n'essayait même pas de dissimuler sa méfiance.

— De quel endroit vous vous êtes enfui ?

— Pendant le transport.

— Quel transport ?

— Du transport des déportés pour la Sibérie.

— Depuis quand êtes-vous libre ?

Dubois lui dit la date.

Le consul inscrivit quelque chose dans son carnet, puis il réfléchit un instant.

— Qu'allons-nous faire de vous ? dit-il enfin; vous n'avez ni passeport, ni autres papiers d'identité. Je suis incapable à vous aider.

— Mais vous ne doutez donc pas, que je sois français, monsieur ?

— Non, mais je dois tout de même refuser de vous aider matériellement de la caisse du consulat.

— Mais on doit m'aider, dit Dubois agacé, on ne peut pas me laisser dans la rue dans un pays étranger. Je n'ai pas de papiers et pas d'argent et j'ai dû faire des dettes, pour ne pas mourir de faim; je suis venu en Russie sur l'ordre de l'Etat-major français, vous devez m'aider maintenant.

— De combien avez-vous besoin ?

— Trois cents roubles et un billet pour Paris ?

Le consul secoua la tête.

— Il m'est complètement impossible de vous donner cette somme.

— L'Etat-major vous rembourserait l'argent que vous m'avanceriez...

Le consul réfléchit et dit :

— Je demanderais des renseignements à l'Etat-Major par télégraphe...

— Je vous en serais extrêmement reconnaissant. Quand puis-je passer pour savoir la réponse ?

— Je ne peux rien préciser. J'espère avoir une réponse demain. Passez dans l'après-midi, peut-être que cette affaire sera déjà réglée.

Dubois se leva.

— Je vous remercie, monsieur...

Sa pâleur et son attitude modeste impressionnèrent le consul, qui lui demanda :

— Avez-vous assez d'argent pour pouvoir attendre ici la réponse de Paris et payer une chambre à l'hôtel ?

— Je n'ai pas un sou.

— Permettez-moi de vous aider personnellement.

Dubois s'inclina sans un mot.

Le consul sortit un billet de son portefeuille et le lui tendit.

Dix roubles, pensa Dubois, eh bien ! c'est mieux que rien.

Il remercia encore une fois le consul et sortit.

— Tout marche très bien, dit-il à Pollfowitsch, qui l'attendait dehors. Nous devons rester jusqu'à demain à Sarepta. Trouve-moi un hôtel bon marché, où nous pourrions prendre deux chambres.

— Les hôtels ne manquent pas, nous ne dépenserons pas beaucoup, je vous en montrerais un, qui n'est pas cher.

Il mena Dubois dans un petit hôtel sale et sombre...

Dubois choisit deux chambres à deux étages différents.

— Fais-toi servir à déjeuner, dit-il à Pollfowitsch.

— Vous ne déjeunerez pas, vous ?

— Pas maintenant ; j'ai sommeil et je vais dormir.

Il se fit monter du thé et du pain dans sa chambre.

Quand il eut mangé, il s'approcha de la fenêtre et inspecta la rue.

Ne vaudrait-il pas mieux sortir, plutôt que de se coucher ? Il était dommage de rester enfermé dans cette triste chambre.

Après les longues journées dans la solitude de la campagne, il éprouvait un violent désir de se distraire.

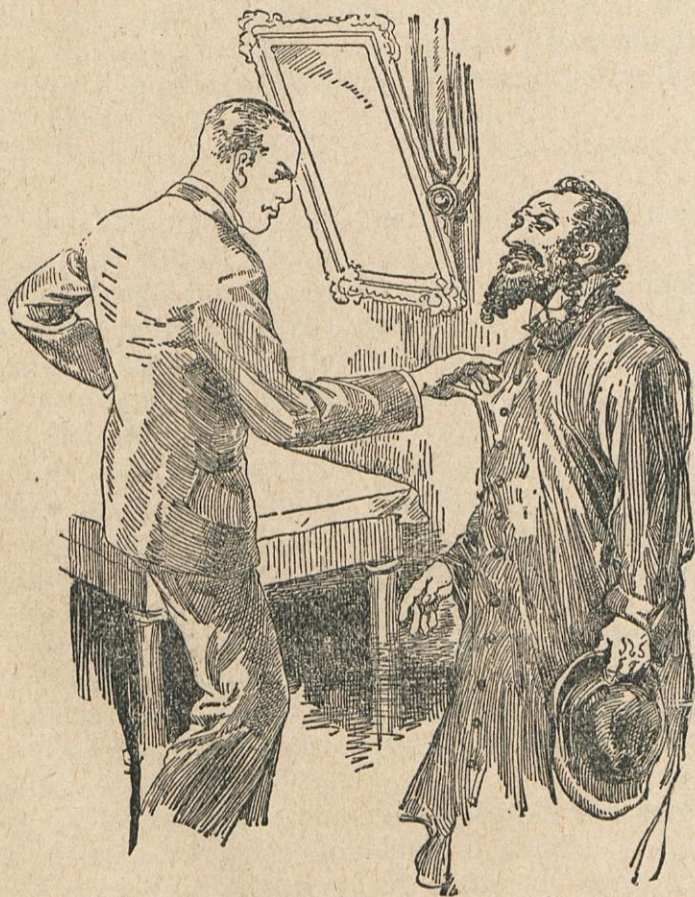
La ville n'était ni très grande ni très vivante, mais il trouverait sûrement quelque distraction.

Mais une réflexion l'arrêta :

— Si je sors, se dit-il, Pollfowitsch me suivra. Et dégoûté de cette idée, il résolut de se coucher et de dormir jusqu'au soir. Que pouvait-on faire avec dix roubles dans la poche ?

Il se déshabilla et regarda attentivement les vêtements que le juif lui avait procurés.

— Quel horrible complet, pensa-t-il, dès que j'aurais de l'argent je m'en achèterais un neuf.



— *Je l'interdis de me suivre.....*
(page 3091).

Etendu sur son lit, il se souvint soudain d'Amy.

Où pouvait-elle être ? Probablement elle s'était accrochée au caucasien. Les femmes ont vraiment la vie plus facile, — pensait Dubois en soupirant.

Soudain, une idée traversa son esprit et le fit sursauter. Si Amy avait fait un rapport à l'Etat-Major de tout ce qui s'était passé à Tiflis ? Ce serait une belle surprise ! Qu'en dirait le consul français ?

— Tout mon plan s'écroulerait ! murmura-t-il inquiet.

Pendant quelque temps, cette pensée le tourmenta terriblement, puis il se calma.

Il ne fallait pas perdre courage dans un moment si décisif. Il dormit presque toute la journée. Vers le soir, il quitta l'hôtel pour visiter la ville.

Pollfowitsch, qui l'avait guetté, le suivit.

Dubois feignit de ne pas le voir.

Mais, lorsqu'il rentra à l'hôtel, après une promenade de plusieurs heures, il lui dit d'un ton dur :

— Je t'interdis de me suivre... je n'aime pas à être espionné et je ne désire pas te rencontrer sur mon chemin, lorsque je me promène.

— Comment oserai-je vous espionner, protesta le juif en haussant les épaules.

Le lendemain matin, lorsque Dubois pénétra au consulat français, il vit Pollfowitsch qui rôdait autour de la maison.

— Attends un peu, mon vieux ; tu vas voir comment je vais te rouler ! pensa Dubois en ricanant.

Le garçon de bureau le fit entrer de suite chez le consul.

— J'ai la réponse de Paris. L'Etat-Major m'a donné l'ordre de vous payer trois cents roubles et un billet de deuxième classe jusqu'à Paris.

Dubois rougit de joie.

Il aurait voulu pouvoir crier de bonheur.

Sa main tremblait lorsqu'il signa les papiers, que le consul lui tendait.

Celui-ci prit la quittance en disant :

— On vous donnera la somme au secrétariat, et on vous donnera un papier qui pourra servir comme papier d'identité en cas de besoin, car vous ne pouvez pas voyager sans papiers.

— Je vous remercie, monsieur.

Dubois aurait presque dit :

— C'est beaucoup mieux que je ne l'espérais, mais il se reprit à temps.

Cinq minutes après, il empochait les trois cents roubles et le billet pour Paris.

En quittant la maison, il réfléchissait à ce qu'il devait dire à Pollfowitsch.

Naturellement, il n'allait pas lui raconter qu'il devait reçu les trois cents roubles.

Mais, pour le calmer, il allait lui donner un peu d'argent, et lui promettre le reste pour bientôt.

Ainsi, dès qu'il sortit dans la rue, il lui fit signe, et le juif accourut immédiatement.

— Eh bien !... avez-vous eu du succès ?

— Le Consul a télégraphié à ma banque à Paris, dans deux ou trois jours j'aurais cinq mille roubles, on m'envoie cet argent immédiatement.

— Dois-je le croire... ou essaie-t-il de me rouler ? pensait Pollfowitsch.

Il inclinait la tête et regardait Dubois d'un air méfiant.

— Espérons que vous n'aurez pas une déception, cela arrive souvent.

— Ne dis pas de bêtises, s'écria Dubois, nous attendrons l'argent ici. J'ai pris une petite avance chez le con-

sul. Si tu as besoin d'argent, je peux te donner trente roubles aujourd'hui et le reste dans trois jours.

— Cela me ferait bien plaisir ; je dois payer ma note à l'hôtel.

— Je paierai l'hôtel, ne t'occupe pas de cela, tu y vis à mon compte.

Pollfowitsch était agréablement surpris de voir que tout marchait si bien... il ne s'était pas attendu à cela.

Si Dubois lui donnait les trente roubles, il avait presque couvert ses dépenses.

Et l'argent qu'il recevrait après serait de l'argent gagné.

Il se frotta les mains considérant Dubois avec admiration puis il dit :

— J'ai toujours dit que monsieur de Lepinski était un honnête homme.

— Mais tu t'es tout de même méfié de moi, sans cela tu ne m'aurais pas suivi partout.

Pollfowitsch posa sa main sur son cœur :

— Comment monsieur peut-il croire, que je me méfiais de lui ?

— Pourquoi me suis-tu partout, sinon par méfiance. Tu as peur que je ne prenne la fuite...

— Je ne pensais pas que cela dérangerait monsieur, mais je ne le ferais plus.

— Je te le conseillerais...

Le ton dur de Dubois fit son effet sur le juif : seul, un vrai noble pouvait le traiter ainsi.

Ils tournèrent dans une petite rue.

Dubois s'arrêta, prit quelques billets de banque et les compta lentement, l'un après l'autre.

Pollfowitsch le regarda avidement.

Dubois lui tendit les trente roubles.

— Voilà... c'est un acompte... amuse-toi bien.

— Seigneur !... je ne vais pas jeter l'argent par la fenêtre...

— Pourquoi pas ? Amuse-toi au moins, tu as fais une bonne affaire.

— Lorsque j'aurais tout l'argent, je me paierai quelque chose. Mais, ce soir, j'irai à la synagogue ; il y en a une très belle ici.

Dubois le regarda pensivement :

— Tu as raison Pollfowitsch, va prier ! Après, tu me montreras la ville. Vers quelle heure seras-tu de retour de la synagogue ? Je t'attendrais à l'hôtel.

— Je ne peux pas dire à quelle heure le service sera fini, il commence à six heures.

— Eh bien ! tu seras de retour vers huit heures ?

— Sûrement... voulez-vous que je vous montre tout de suite la ville ?

— Non, je suis trop fatigué pour le moment. Je ne me sens pas encore très bien. J'essaierai de dormir un peu et puis j'irai manger dans un bon restaurant. Fais-toi servir à l'hôtel à mon compte, et n'oublie pas de venir me chercher lorsque tu reviendras de la synagogue.

Pollfowitsch le remercia.

Mais Dubois n'avait nullement l'intention de retourner à l'hôtel.

Dès qu'il eut vu s'éloigner Pollfowitsch, il se rendit à la gare et demanda l'heure du premier train pour Eydtkunen.

Puis il changea son billet pour Paris contre un autre, qui le mènerait seulement jusqu'à la frontière allemande.

Le train partait à six heures vingt.

— Cela va très bien, se dit Dubois ; pendant que Pollfowitsch dira ses prières à la synagogue, je partirai tranquillement....

Et il se livra à un rapide calcul pour savoir à quelle heure il serait à Eydtkunen, puis à Berlin.

Car son plan était d'y arriver le plus tôt possible pour trouver de nouvelles possibilités d'existence.

CHAPITRE CDX

LE COMBLE DE L'INSOLENCÉ.

— Je devrais aller voir ma femme et mes enfants, se dit un matin Esterhazy. L'occasion est trop propice pour lalaissier échapper.

Cela l'amuserait de voir la réaction de Clara, lorsqu'il entrerait soudain dans son appartement. Que dirait-elle ?

Il avait complètement oublié la scène pénible qui avait eu lieu entre eux à Londres, avant leur séparation définitive.

Il se souvenait seulement qu'elle avait été follement amoureuse de lui. Aurait-il encore du pouvoir sur elle ? L'expérience le tenta et il résolut de la faire.

Il arrive, parfois, que des couples déjà divorcés se reconcilient et vivent ensemble de nouveau.

Etant donné sa situation matérielle, cette réconciliation avec Clara serait bien agréable et surtout bien utile.

L'idée de pouvoir peut-être reprendre les millions

de son beau-père, l'attirait magiquement vers la maison Donati, et il s'y rendit sans hésiter.

Il sonna à la porte et se mit à rire lorsque la femme de chambre le regarda d'un air affolé sans pouvoir prononcer une parole.

— Je suis encore vivant, Annette, dit-il, ne croyez pas voir mon spectre. Je suis par hasard à Paris et je ne voudrais pas manquer de voir ma femme et mes enfants. Il y a longtemps que je ne les ai pas embrassés.

La femme de chambre savait qu'Esterhazy avait divorcé et elle hésitait à l'annoncer. Elle se tenait sur le seuil de la porte et ne savait que répondre.

— Je ne sais pas, si madame pourra vous recevoir, dit-elle enfin.

Esterhazy se mit à rire.

— Ne lui dites pas que c'est moi. Annoncez à ma femme un vieil ami qui voudrait lui parler et qui désirant lui faire une surprise, vous a défendu de dire son nom. Qu'elle descende voir elle-même.

La fille hésitait toujours, mais Esterhazy se fâcha, s'avança vers la porte et entra carrément dans le salon.

— Maintenant partez, et faites ce que je vous ai dit.

En ce moment, l'une des portes s'ouvrit et Clara entra dans le salon.

Elle regarda son mari d'un air ahuri et se passa la main sur les yeux. Ce ne pouvait pas être vrai !

Mais Esterhazy s'approcha d'elle en souriant cyniquement :

— Bonjour Clara... Me voilà ! Je voulais voir comment toi et les enfants vous alliez ?

Elle le regarda dédaigneusement.

Sans dire un mot, elle se détourna et sortit de la pièce. L'instant après, Esterhazy entendit qu'elle tournait la clef dans la serrure.

Il fit un bond et essaya d'ouvrir la porte, pour suivre sa femme.

Mais il était trop tard.

Agacé, il fronça les sourcils et se mit à frapper.

— Clara, ouvre !... sois raisonnable !... Je voudrais te parler et voir mes enfants. Tu ne peux pas me refuser cela !

Mais, personne ne répondit.

Il frappa de nouveau.

— Clara.. ouvre donc !...

Une minute s'écoula... puis deux...

N'avait-il plus aucune influence sur elle ? Ne l'aimait-elle donc plus ?

Jusqu'à présent, il avait toujours réussi de se reconcilier avec elle, même après les pires querelles.

Il décida de la supplier de reprendre la vie commune avec lui, jusqu'à présent elle ne lui avait jamais rien refusé. Mais avant qu'il eut pu faire une nouvelle démarche, une autre porte s'ouvrit et il se trouva en face de son beau-père.

Le visage du vieillard était dur.

— Que voulez-vous, colonel ?

Maintenant il faut avoir recours à l'insolence, se dit Esterhazy qui salua son beau-père très aimablement.

— J'avais envie de revoir ma femme et mes enfants dit-il et je suis venu les voir.

— Avez-vous oublié, que vous n'avez plus le droit de venir ici ?

Esterhazy sourit.

— D'après la loi, pas d'après mon cœur, monsieur Donati.

— Pour ma fille, il ne s'agit que de la loi, l'interrompit brusquement Donati... Et je vous prie de quitter cette maison immédiatement !

— Mais, monsieur...

— Nous n'avons plus rien de commun ! Entre vous et ma fille il n'y a plus aucun lien. Si vous ne quittez pas la chambre dans une minute, vous me forcerez d'appeler la police, qui vous fera sortir de force.

La voix du vieillard était glaciale et Esterhazy vit qu'il était inutile d'insister.

Les regards des deux hommes se croisèrent comme deux épées.

Ils étaient devenus ennemis mortels. Donati se tourna vers la porte d'entrée l'ouvrit et montra de la main l'escalier :

— Monsieur, laissez-moi vous expliquer, insista Esterhazy.

Donati secoua la tête.

— Il n'y a rien à expliquer... n'essayez plus rien, car vous n'existez plus pour nous. Je vous en prie pour la dernière fois : quittez cette maison immédiatement, vous n'avez plus rien à faire ici.

Fou de rage, Esterhazy obéit. Il ne se sentait pas le courage de discuter avec son beau-père.

Prenant son chapeau et ses gants, il sortit sans même saluer Hugo Donati.

Il se sentait comme un chien battu, à qui on venait de donner un dernier coup de pied.

Dès qu'il eut franchi le seuil, la porte se referma bruyamment derrière lui.

Tout était fini !

Et cette fois c'était pour toujours ! Il avait nourri l'espoir de pouvoir reprendre la vie avec sa femme. Il lui semblait que c'eût été une dernière issue à sa misère, mais il s'était trompé, il n'y avait plus de retour possible...

L'amour de Clara était mort.

Ses espoirs s'étaient effondrés.

Cela le déprimait beaucoup car cela blessait au vif sa vanité.

Il se dit qu'il avait joué avec les sentiments de cette femme et qu'il avait tout perdu.

Mais bientôt il chassa ces pensées tristes... Ce qui était fait était fait et on n'y pouvait plus rien changer... Pourquoi perdre son temps à des regrets futiles ?

Pour se libérer de tous ses soucis, Esterhazy se rendit dans un cabaret, où il oublia vite parmi ses amis et les jolies filles qui le recevaient avec enthousiasme, la scène pénible qui venait d'avoir lieu. Sa mauvaise humeur s'envola vite.

On but beaucoup et Esterhazy se sentit de nouveau le « beau Ferdinand », que toutes les femmes adoraient.

Il passa la nuit, allant d'un cabaret à l'autre, il visitait tous les endroits où il avait passé sa jeunesse à boire et à s'amuser et il s'imaginait vivre encore comme autrefois lorsqu'il avait assez d'argent pour pouvoir passer toutes ses nuits ainsi.

Il faisait déjà jour, lorsqu'il rentra à l'hôtel, la tête lourde.

Ses poches étaient vides.

Il pensa qu'il ne pourrait même pas payer sa note.

Mais il avait confiance en l'avenir... certainement une nouvelle source de revenus s'ouvrirait bientôt pour lui.

Lentement, il monta vers sa chambre, il se sentait très fatigué.

Lorsqu'il ouvrit la porte, il s'arrêta étonné : un inconnu l'attendait.

— Pardon, je me suis trompé de porte... dit-il, et il s'apprêtait à sortir.

Mais l'inconnu s'approcha de lui :

— Colonel Esterhazy ?

— C'est moi.

— Entrez, je vous prie.

— C'est donc ma chambre ?

— Oui, le concierge m'a fait monter. Je vous attends depuis plusieurs heures.

Esterhazy regarda son visiteur avec étonnement :

— Mais que voulez-vous de moi ?

— Je suis envoyé pour vous apporter ce papier et veiller à ce que vous exécutiez l'ordre qu'il contient.

Il tendit un papier à Esterhazy.

Celui-ci le prit et jeta un regard interrogateur à son visiteur.

Puis il demanda :

— Qui êtes-vous donc ?

L'homme tira quelque chose de sa poche et le montra à Esterhazy.

Affolé celui-ci regarda le petit jeton en fer-blanc.

— Vous êtes de la police secrète ?

— Oui.

— Mais je n'y comprends rien. Que voulez-vous de moi ?

— Lisez l'ordre.

Esterhazy déplia la feuille. Hâtivement il lut, en secouant la tête. Puis il murmura :

— Je ne peux pas déchiffrer tout cela, la tête me tourne.

— Vous devez quitter Paris immédiatement !

— Je dois quitter Paris ? répéta-t-il... Qui a dit cela ?

— Le ministre Cavaignac.

— Mais il m'a fait rappeler d'Angleterre il y a deux jours.

L'homme haussa évasivement les épaules :

— Je n'y peux rien. Voilà, c'est écrit ici et vous devez partir tout de suite pour la frontière.

Comme par un miracle, toute la fatigue d'Esterhazy avait disparu.

Il arpentait nerveusement la chambre, s'arrêtant de temps en temps devant le policier et s'écriant :

— Ces messieurs pensent peut-être pouvoir jouer avec moi comme avec un pantin ? D'abord on me fait venir et maintenant on veut se débarrasser de moi ? Je n'ai pas l'intention de partir ?

— Vous devrez obéir à l'ordre. Si vous ne le faites pas de bon gré je me verrai forcé de vous emmener de force à la frontière. Réfléchissez bien.

— Vous allez donc m'accompagner jusqu'à la frontière ?

— Oui !...

Esterhazy sourit cyniquement.

— Mais je n'ai pas un sou ! Qui paiera ma note à l'hôtel ? Je n'ai même pas d'argent pour mon billet de retour. Dites cela à ceux qui vous ont donné cet ordre.

— Voulez-vous m'accompagner chez le préfet de police ?

Esterhazy fit un geste agacé :

— Je suis fatigué, je voudrais dormir.

— Malheureusement, je ne puis pas vous le permettre.

— Mais on est donc si pressé de se débarrasser de moi ? Aurait-on peur de ma présence ?

L'autre ne répondit pas et Esterhazy continua rageusement :

— Je les tiens tous... ces messieurs... tous ! Si je voulais je pourrais les déshonorer !

Le policier l'interrompt :

— Dans l'ordre que je vous ai apporté, il est dit qu'un mandat d'arrêt pour espionnage sera décerné contre vous si vous refusez de quitter la France immédiatement. Vous serez jugé par le conseil de guerre.

Esterhazy s'affola.

Avait-il donc été trop loin ?...

Il devint soudain très calme et reprit encore une fois le papier pour le relire attentivement.

On n'aurait pour lui aucune pitié... il en était sûr.

Il frissonna.

Quelle chose terrible que de se trouver de nouveau devant les juges, d'être accusé de nouveau...

Une deuxième fois le procès ne passera pas si bien pour lui.

La situation devenait très difficile.

S'il était forcé de changer de rôle avec Dreyfus, cela deviendrait grave.

Il n'en avait aucune envie.

Mieux valait encore supporter madame Brown et sa fille que de partir pour l'île du Diable.

Il se leva, alla vers le lavabo et se lava le visage à l'eau froide.

Cela le réveilla complètement.

Puis, il se tourna vers le policier :

— Venez, je suis prêt.

Les deux hommes quittèrent ensemble l'hôtel pour se rendre chez le préfet de police.

Esterhazy le mit au courant de sa situation matérielle.

On le mena dans une chambre et on le pria d'attendre de nouveaux ordres.

Il attendit avec bonne humeur, car on lui avait apporté un dîner et des cigares.

Entre temps, le préfet de police prenait conseil de Cavaignac.

On décida de payer la note d'Esterhazy à l'hôtel et de lui remettre une petite somme, qui lui donnerait la possibilité de retourner à Londres.

Cavaignac désigna deux policiers pour accompagner Esterhazy jusqu'à Calais et veiller à ce qu'il se rendit sur le bateau qui devait l'emmener en Angleterre.

CHAPITRE CDXXI

L'AMI FIDELE

Amy Nabot ne s'était pas encore reposée de toutes les terribles aventures qu'elle avait courues.

Elle passait ses journées à l'hôtel dans une inquiétude atroce, attendant une réponse au télégramme qu'elle avait envoyée à Wells.

Mais les jours passaient l'un après l'autre sans qu'elle reçut de nouvelles.

Elle ne pourrait plus rester longtemps à Tiflis, car son argent diminuait rapidement.

Et qu'allait-elle devenir, lorsqu'elle ne pourrait plus payer l'hôtel ? Cette question la tourmentait nuit et jour.

Zoroaster venait la voir souvent, mais il ne parlait plus de mariage.

Probablement il avait été convaincu qu'il commettrait un crime en se mariant avec une infidèle.

Il la suppliait cependant de ne pas quitter Tiflis; mais il ne demandait jamais de quoi elle vivait...

Et Amy sentait bien qu'elle n'aurait jamais le courage de lui demander une aide matérielle si elle en avait besoin.

Si elle ne trouvait pas les moyens de partir bientôt, elle mourait certainement dans ce pays sauvage.

Ses nerfs étaient à bout, elle le sentait chaque jour plus clairement. L'idée d'être abandonnée et sans amis la faisait frissonner de peur. Son état physique et moral était désastreux.

Elle se demandait pourquoi Wells ne lui répondait pas ?

L'avait-il oublié ?

Ou ne se trouvait-il plus à Paris ?

L'idée que Wells aurait pu l'oublier faisait monter des larmes à ses yeux. Son cœur se serrait dans une douleur atroce.

Soudain elle réalisa combien elle l'aimait et elle avait honte d'avoir jamais considéré un mariage avec Zoroaster Bey comme possible. Ses relations avec cet homme pesaient à Amy et elle décida de lui parler franchement et de ne plus le revoir.

Il viendrait certainement, ce jour-là, pour dîner avec elle.

Elle réfléchit longuement et se dit enfin qu'il serait mieux de ne plus le revoir du tout. Elle se sentait trop faible, pour discuter avec lui.

Sonnant la femme de chambre, elle lui ordonna de dire à Zoroaster Bey quand il viendrait, qu'elle était partie la veille et n'avait pas laissé d'adresse.

Puis, elle ferma les volets de sa chambre et se coucha. Mais il lui était impossible de s'endormir et elle réfléchissait en vain à ce qu'elle devait faire pour pouvoir rentrer à Paris.

Aucune idée ne lui venait.

— Si je dormais quelques heures seulement, je me sentirais mieux et je pourrais décider plus facilement, se dit-elle enfin.

Mais déjà elle se rendait compte qu'il ne lui restait